

Cher Monsieur Guilloux,

Je vous écris une lettre qu'hélas, vous ne pourrez lire. Cependant si je prends la liberté aujourd'hui de vous écrire, c'est que je sens que malgré les kilomètres et les années qui nous séparent, vos mots sont bien plus proches de nous, de moi, que ce que j'imaginai.

Mais avant toute chose, laissez moi vous raconter l'histoire de ma famille pour que nous puissions mieux faire connaissance.

Ce n'est pas une histoire extraordinaire, avec des héros de la résistance, des maquisards courageux, ou encore des combattants méritants. Ce n'est pas une histoire banale pour autant, parce que la vie d'aucun homme n'est banale. Non, c'est l'histoire d'hommes et de femmes comme vous et moi qui se sont démenés comme ils ont pu pour vivre dignement, avoir un foyer, un peu de nourriture le soir au dîner et assurer la sécurité de leurs enfants. Je suis le fruit d'un long exil, d'une transhumance violente, d'un voyage prompt et brutal. Je porte les blessures de ma famille en moi ; mes cellules sont faites de honte, de colère, de violence. Lire vos mots à fait rejaillir en moi cet héritage enterré, peut être jamais réellement oublié, une plaie écorché vive sur laquelle j'ai passé un baume réparateur, fait de temps, de routine, de famille, de distractions et d'énormément d'amour. Vos mots sont comme du citron sur une plaie, ils ravivent les douleurs du passé, ça pique, ça brûle et je ne vois pas d'autre solution que d'y faire face. De les regarder et de les coucher sur papier une bonne fois pour toute. Ecrire pour guérir. C'est une chose que je n'ai jamais faite, et c'est une histoire que peu de gens connaissent.

Amin Belaskri est né en 1931 dans le village de Souama, un petit village perdu dans les hauteurs de la Kabylie rurale au nord de l'Algérie. Un village dressé sur les flancs de la montagne où les étés sont chauds et arides, les hivers glacés et secs. Je ne connais pas ce village mais j'ai eu la chance de pouvoir voir quelques photos d'époque. Sur les clichés, on voit des femmes au regard dur et aux traits secs, elles portent sur le dos leur enfant enfouis sous des couvertures d'où seule la tête est découverte, leurs jupes de laine de mouton semblent lourdes et inconfortables ; à leurs pieds de nombreux moutons broutent l'herbe rase de la montagne, et en arrière plan on devine le village de Souama. Je me souviens des années après avoir vu ces photos avoir été frappé par la ressemblance avec le portrait de bretonnes au musée de Quimper. Les mêmes traits tirés, le regard froid et sec, une sorte de brutalité de la vie intégrée au corps. Les clichés des hommes les montraient devant d'immenses charrettes transportant des marchandises tirées par des ânes, devant des commerces de tous genres, ou encore sur la place du village. On peut imaginer la vie en ces temps là avec les femmes dans la montagne gardant bêtes et enfants, les hommes occupés à marchander. Mais enfin là n'est pas le sujet.

Dans les années 50 débute la guerre pour l'indépendance de l'Algérie, une guerre de « libération » comme ils l'appelaient. Je ne vais pas vous faire le récit de cette guerre monstrueuse car vous la connaissez, et j'imagine que vous l'avez vécue depuis la métropole.

Au début de la guerre, les populations rurales qui pour la plupart n'avaient jusqu'alors jamais été concertées dans la prise de décisions politiques, ni même dans la vie du pays en général, ont dû faire un choix décisif qui relevait de « l'honneur », de la « patrie » et autres concepts aussi vagues que dangereux quand ils sortent de la bouche de gens mal intentionnés. La libération d'un peuple soumis, ou l'acceptation d'une domination étrangère illégitime. En d'autres termes, la guerre pour la liberté ou l'asservissement pour la paix. Les mots que j'emploie sont choisis avec du recul, influencés et biaisés par les années passées, et vous comprendrez bien sûr qu'à l'époque, les faits n'étaient pas aussi simples que ça. Beaucoup de kabyles ne voyaient aucun mal à la présence française sur leur territoire, car en réalité très peu de français vivaient dans les montagnes. Mais le plus étonnant est qu'ils en dégageaient une certaine fierté. La fierté de faire partie de la nation française, nourrie seulement de clichés qui alimentait une vision bien éloignée de la réalité de leurs conditions.

Alors quand débute la guerre, Amin Belaskri décide de se joindre comme supplétif à l'armée française, pour contrer et détourner les nombreux attentats du FLN dans la région. Les combattants du FLN terrorisaient les habitants par leur sang froid et l'obsession pour le combat. Un combat qu'ils allaient payer cher. Mon père s'est peut être défilé face à ses confrères qui ne juraient plus que par le sang. De cette période, je n'en sais en réalité que très peu. Je me souviens seulement de l'horreur dans le regard de ma mère quand elle en parle. Qu'une nuit, ils sont restés plus de douze heures à la menacer en attendant le retour de mon père parti à Tizi Ouzou, la tempe collée à l'arme froide, la gâchette enclenchée. Après ces années d'humiliation et de peur, la France signe sa défaite, mes parents avec. Au cours de l'année 62-63 des milliers de familles comme la mienne quittent leur pays d'où leurs maisons sont ravagées avant d'être brûlées, leurs amis égorgés, leurs noms bannis et maudits. Un pays sois disant victorieux mais nullement en paix, qui implose sous la haine et la soif de vengeance. De son pays, mon père en parle peu, il a regardé le port d'Alger s'éloigner depuis le bateau et il n'a plus jamais voulu y retourner. Depuis ce départ, il s'est résolu à renoncer à son identité algérienne.

Amin Belaskri a posé ses maigres valises au camp de Bias après un long voyage, Lynda sa femme enceinte de trois mois et Selim, mon frère, sous le bras. J'imagine l'immense désillusion de mon père, et le choc pour ma mère. De la France, ils connaissaient la splendeur de Paris, vaguement la carte des fleuves et régions du pays, Napoléon, le nom de quelques fromages et le palais de Versailles. Arrivés en plein mois de mars, c'était une France froide, grise et sale qu'ils découvraient à la gare d'Agen. Les autorités des colonies françaises leur avait promis des logements modernes aux alentours des grandes métropoles, la réalité fut tout autre. Trop de gens, trop précipité, pas assez de moyens, mais vous verrez c'est temporaire, allez mettez vous sur la file de gauche s'il vous plait. Alors ils ont été balloté de train en train, de transports en commun en bus de plus en plus brinquebalants à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la campagne. Et c'est là,

en plein Lot et Garonne, que leur vie française pouvait commencer. Ou plutôt, que leur vie en France pouvait commencer.

Je suis né quelques mois après l'arrivée de mes parents dans le camp. Mon père dans les premiers mois, fou de désespoir et d'humiliation avec d'autres pères en colère comme lui buvaient beaucoup. Alors souvent il rentrait ivre mort et trouvait auprès de sa femme le souvenir du pays qu'il venait de quitter. Les odeurs d'huile d'argan qu'elle s'appliquait sur les cheveux et sur la peau, la douceur de sa chair généreuse, la chaleur de son ventre dans lequel grandissait l'espoir d'une vie meilleure, la promesse des générations à venir. C'est au milieu des baraques, du terrain de foot et de la forêt de sapins aux alentours que j'ai grandi. L'insouciance de l'enfance m'a permis de vivre une vie que je pensais être la même pour tous les petits garçons de mon âge. Je jouais avec mes amis dans les allées en gravier, allait à un semblant d'école, et quand je rentrais ma mère se débrouillait toujours pour m'offrir quelque chose à manger. Jamais les barbelés et grilles derrière chez nous ne m'avaient intrigué, et le fait que nous habitions en France mais en réalité qu'avec des Algériens à parler kabyle non plus. Mon monde s'arrêtait là où étaient plantées ces grilles, et je trouvais ce monde déjà si grand !

Ce n'est qu'à l'adolescence avec quelques amis que j'ai commencé à me poser des questions sur la vie au delà de ces barrières. Mes parents ne me parlaient que très peu, voulant faire durer le plus longtemps possible l'insouciance heureuse, peut être se mentant à eux-mêmes sur la vie qu'ils menaient aussi. Au fil des années, plus je comprenais, plus j'étais en colère. Une colère violente et puissante qui quand elle surgissait, me faisait peur. Une bête enragée qui tourne dans une cage. Une boule de rage et de frustration bloquée dans ma poitrine grandissait, alimentée par ce sentiment insupportable qu'est l'injustice. Cette impression que je manquais quelque chose, qu'on me volait quelque chose, qu'on me dérobait les années qui se devaient d'être inoubliables, les premières sorties en douce pour aller dans des discothèques, premiers baisés volés, premières rencontres qui vous marquent, premières gueules de bois. La renaissance de la jeunesse, le sentiment de tout puissance face à ses parents. Pourquoi étions-nous enfermés sans raison? Et surtout, pourquoi est-ce que tout le monde autour faisait comme si c'était normal d'avoir été privés de liberté ?

Il y a quelques mois, je suis tombé sur un de vos livres à la bibliothèque de Caen. Vous étiez exposé sur une table parmi d'autres auteurs pour une sélection « Mémoires de guerre, dire l'indicible ». J'ai commencé à lire *L'indésirable*, votre roman sur la Première Guerre mondiale, écrit quelques années après. Un passage m'a bouleversé, vous vous doutez sûrement du quel je parle, celui de la description des camps. C'était comme si vous décriviez et redessiniez les lieux de mon enfance. Ces baraques qui ont fait parti de mon quotidien, les seuls bâtiments que j'ai connu pendant des années. Vos mots sont taillés fins, bruts, tranchants et tellement justes à la fois. Ils m'ont traversés et beaucoup d'images de mon enfance que j'avais oubliées, que j'avais décidé d'oublier, ont ressurgi avec une précision troublante.

Le camp de Bias n'était pas composé de cinq mais d'une dizaine de baraques rectangulaires longues et basses, et dont une plus loin en retrait, mieux construite et plus petite, était réservée au personnel administratif. Personnel administratif qui était composé de responsables, directeurs des camps, gardes, soldats, mais aussi volontaires de la Croix rouge et autres organismes d'aides, enseignants, d'un interprète, plusieurs infirmières, et de quelques médecins. Petit à petit nous avons pris conscience de la disparité existante entre le personnel administratif et nous, eux les dominants, nous les dominés. Nous étions en 1978, le décolonisation avait théoriquement pris fin depuis plus d'une dizaine d'années, mais ils entretenaient toujours ce rapport avec nous, eux les Européens, nous les Arabes. L'électricité était coupée à 22 heures dans toutes les baraques tandis qu'on voyait leurs télévisions briller jusque tard dans la nuit. Et puis nous n'avions tout simplement pas le droit à des télévisions.

Bias c'était un mouvoir. Tout était fait pour nous maintenir à l'intérieur, nous coupant littéralement du monde extérieur. Pas de radio, pas de télé, nous étions exclus de la société française, le moins nous savions, le mieux nous nous porterions. « Heureux les imbéciles » avait un jour ricané un responsable avec son collègue quand un homme lui avait demandé des nouvelles de la situation en Algérie et des logements promis en Seine Saint Denis. Nous étions leurs imbéciles, et ça les faisait marrer. Le courrier était distribué le matin à 11 heures, était ouvert et lu en public. A Bias, il y avait les quatre coins de l'Algérie, ça parlait arabe, kabyle, hassaniyya, chaouia, alors l'interprète avait appris toutes ces langues pour comprendre et épier les moindres détails de nos vies. Si quelqu'un osait émettre une quelconque protestation, il était directement emmené à l'infirmerie, et le rituel se déroulait méthodiquement : piqure, camisole, hôpital psychiatrique. Les gens envoyés dans les hôpitaux revenaient souvent cassés, semblables à des robots. Tout cela pour étouffer et prévenir une forme d'agitation ou de rébellion. Si l'isolement était physique, une rangée de sapins derrière des barbelés, il était surtout moral. Tout était fait en sorte pour nous maintenir exclus de la société, notre univers socio-culturel ne pouvant se mélanger avec celui du personnel administratif qui ne faisait qu'exacerber les inégalités entre eux et nous.

En plus d'être coupés du monde extérieur, ils nous maintenaient dans la peur de la sortie, peur de la vie en dehors du camp. On nous disait que les représailles du FLN sévissaient partout même sur le territoire français, que dehors c'était pleins de fellaghas qui ne feraient qu'une bouchée de nous. Plus tard, j'apprenais qu'on disait de nous au peu de gens qui s'émouvaient de notre situation, que nous étions capables du pire, que nous nous égorgions parfois même entre nous. Ces mensonges reflétaient bien le malaise dans lequel se trouvait l'Etat français face à des rapatriés dont l'arrivée n'était pas souhaitée. La ségrégation que nous subissions n'était qu'à l'image du racisme vicieux qui s'infiltrait dans chaque foyer, école, institution, alimenté par des années de colonisation.

Si je vous écris aujourd'hui ce n'est pas pour faire un réquisitoire contre la colonisation. C'est parce que la manière avec laquelle vous parlez de ces « indésirables » m'a touché, ces étrangers résidants en France et considérés comme des ennemis au début de la guerre, parqués dans des camps pour le simple fait d'être étranger justement. Des millions d'hommes et de

femmes ayant servi la France, ayant servi ce pays qui leur était étranger, avec le rêve de faire parti de ce projet d'idéal républicain, avec cet espoir aussi peut être d'une vie meilleure. Mon père, avec d'autres milliers d'hommes, ont combattu, se sont fait troués la peau pour la France, avec la conviction d'une possible cohabitation et entente entre deux peuples. La désillusion a été grande, l'humiliation aussi. Qu'est-ce qui fait qu'une personne soit désirable, et une autre indésirable ?

Vous avez couché sur de simples feuilles blanches l'histoire d'hommes et de femmes dont on a nié l'existence. Des personnes qu'on a balayé du revers de la main. Le même geste que celui qu'on fait pour se débarrasser d'un insecte qui se dépose sur le bras. Un geste nerveux et brusque. Comme si être étranger c'était une maladie, une maladie contagieuse et dangereuse, qui vous enlève des droits, du respect, de la considération.

Les contestations et révoltes dans les camps ont commencé à partir de l'année 1975. C'était l'aboutissement d'une prise de conscience par les jeunes des conditions de vie dans lesquelles nous vivions. Petit à petit nous avons été autorisés à sortir pour des rencontres sportives par exemple, et même pour certains d'entre nous, pour se former et étudier. C'est hors du camp que nous avons pu constater l'ampleur de nos privations, le décalage et le retard que nous avions sur les autres jeunes de notre âge. Alors nous avons parlé de la vie en dehors du camp, nous avons expliqués à nos parents et proches pourquoi rien n'était normal dans la manière dont nous étions traités. Plusieurs d'entre nous avons été réprimés, envoyés en maison de correction, renvoyés des camps pour être placés dans des institutions jugées plus compétentes pour s'occuper des cas comme nous, des « dissidents ». Des hommes comme M'Hamed Laradji étaient nos mentors, nous l'admirions et suivions de près son combat pour sensibiliser l'opinion publique et les médias sur le sort réservé aux Français Musulmans. Nous étions en train de mettre le feu aux poudrières et nous touchions une corde sensible que l'Etat français avait réussi à faire taire des années durant. En 1979, des jeunes occupèrent les locaux administratifs de Bias pendant plus d'un mois, ce qui fit plier l'administration terrorisée qui se réfugia à Paris. Mes parents se virent attribuer un logement dans la banlieue de Montpellier où ils vivent encore aujourd'hui, et moi j'étais déjà étudiant à Limoges.

Aujourd'hui je n'ai pas de rancœurs envers l'Etat français, je vis ici et j'aime ce pays qui a fini par m'accueillir tant bien que mal. La boule de colère dans ma poitrine s'en est allée et je me sens aujourd'hui apaisé. J'ai réussi à faire la paix, à pardonner, car la haine n'alimente rien, elle ne fait que détruire. Cependant les dégâts ont été grands et il est nécessaire de reconnaître la souffrance de ces indésirables parqués, de dénoncer ces institutions totalitaires dans le pays des droits de l'Homme. Si je parle au nom des harkis de France, c'est aussi au nom des ouighours en Chine, des arméniens pendant la guerre, des Tutsi au Rwanda, mais aussi au nom des homosexuels lapidés en Ouganda, et de tant d'autres personnes discriminés, et de massacres commis quand la peur de l'autre se répand. Tâchons de toujours dénoncer l'ignorance, la bêtise et la peur comme vous l'avez fait.

Bien à vous

Khaled Belaskri

